



LE CONTEXTE

Quand l'Iran quitte les gros titres de l'actualité, on peut le retrouver, raconté et décrypté, dans des romans qui parlent mieux des paradoxes de cette société tiraillée entre tradition et modernité. Quatre titres viennent d'être publiés par des auteurs d'origine iranienne. Ces écrivains ont choisi de livrer un portrait sans fard de leur pays par le biais de la fiction. Un moyen d'exprimer librement leurs critiques.

À PARAITRE

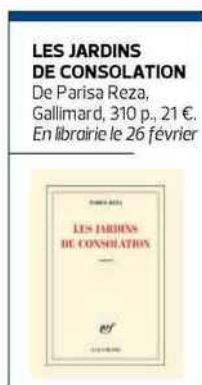
■ **« Je vous écris de Téhéran »**
Delphine Minoui, lauréate du prix Albert-Londres pour ses reportages en Iran et en Irak, correspondante du *Figaro* au Moyen-Orient, donne un récit personnel des événements qui ont frappé Téhéran durant l'été 2009. En pleine répression après les élections truquées, elle est obligée de quitter

précipitamment le pays. *Je vous écris de Téhéran* est une sorte de « reportage pèlerinage ». La journaliste, dont on connaît le style, raconte le quotidien sous la forme d'une lettre adressée à son grand-père. C'est aussi un témoignage sur l'histoire de l'Iran contemporain. *À paraître le 5 mars aux Éditions du Seuil.*



Antigone à Téhéran

DOSSIER Quatre femmes s'insurgent contre les mensonges de la société iranienne.



MOHAMMED AÏSSAOUI
ET FRANÇOISE DARGENT

EST-CE un hasard? Ce sont quatre femmes qui écrivent et qui utilisent le canal de la fiction pour décrire et expliquer la schizophrénie qui frappe leur pays d'origine - une société où la liberté d'expression n'existe pas, mais où il est possible de vivre à condition de mentir. Est-ce un hasard? Trois d'entre elles n'utilisent pas leur langue maternelle, le persan, mais directement le français et l'anglais, comme si pour être libre, il fallait s'affranchir de la langue de son pays natal. Et ces trois-là ont aussi quitté Téhéran, seul chemin pour recouvrer la liberté absolue quand la quatrième se résignait à voir son livre censuré. Même loin de leurs frontières, ce sont encore elles qui en parlent le mieux.

► **Peut-on vivre sans mentir?**

La journaliste Ramita Navai voit dans le mensonge un fondement égalitaire pour la société iranienne. Dans ce pays, quiconque ne ment pas ne parviendra pas à survivre. Sa collection d'histoires porte d'ailleurs ce titre éloquent : *Vivre et mentir à Téhéran*. Dans cette société où le pouvoir politique et religieux interfère dans les sphères les plus intimes de la vie, le jeu de cache-cache est un sport national. On se cache pour boire, pour rencontrer ses amis, pour faire l'amour, pour regarder un film, pour lire une revue mais on se cache aussi sous un voile et une barbe pour plaire aux mollahs. Dariush, Somayeh, Farideh, Amir sont quelques-uns des personnages qui peuplent ce recueil de nouvelles, une étudiante qui va se marier, un ex-moudjahidin du peuple, une femme divorcée, un trafiquant de drogue... Si les noms ont été modifiés, précise l'auteur, toute ressemblance avec des personnes ayant existé n'est pas tout à fait fortuite. Ramita Navai a été correspondante pour le *Times* à Téhéran entre 2003 et 2006. Ses histoires sont empreintes de vérité mais elle

les drape dans les plis de la fiction pour en tirer un premier livre particulièrement réussi. Son œil de reporter a su capter tous les détails qui donnent du mordant à un récit, son livre en est même saturé, donnant l'impression de ne rien rater dans cette ville frénétique qui cache son cœur à l'étranger de passage. Elle décrit les affiches qui avertissent des dangers du mauvais port du hijab, elle dit les mollahs qui émettent toutes sortes de fatwas ubuesques (à l'encontre de la 3G par exemple!) et laisse entendre la voix de cette société qui opine en public pour mieux en découdre en privé. Ses jeunes héroïnes portent des jeans slims et des Converse sous leur tchador noir et les plus âgées ayant vécu le régime du Chah puis celui des mollahs se rebiffent quand des policières viennent interrompre leurs cours de danse du ventre jugés obscènes. Vivre sous la tyrannie est tout un art de la ruse que les Téhéranais pratiquent comme personne au monde.

► **Est-il possible de résister aux bourreaux?**

À la lecture du superbe roman choral de Saïdch Pakravan, *Azadi* (qui veut dire liberté en persan), il serait tentant de répondre : oui, à Téhéran, on pourrait résister aux bourreaux. C'est tout le sens du combat de Raha, personnage qui revient au fil des pages d'*Azadi*. Raha est une étudiante en architecture, issue d'un milieu aisé, confiante en son pays. En juin 2009, elle participe aux manifestations pour protester contre les élections truquées - l'opposition au président de la République islamique Ahmadinejad allait gagner, puis des manipulations ont permis à Ahmadinejad d'être reconduit. C'est l'histoire de cette femme que l'on suit - symbole d'une vie iranienne. De la légèreté on passe très vite à la tragédie qu'ont connue des milliers de manifestants. Raha est emprisonnée, puis violée. À sa sortie de prison, elle, qui a perdu toute illusion sur l'avenir de son pays, décide d'initier un procès contre ses trois bourreaux. C'est peut-être la seule



Dans les rues de Téhéran, le 15 juin 2009, des supporters du candidat de l'opposition, le réformateur Mir Hossein Moussavi, protestent contre la réélection du président de la République islamique Mahmoud Ahmadinejad.

GETTY IMAGES/ATP

partie que l'on pourrait qualifier de fiction, car, même si c'est un roman, Saïdeh Pakravan décrit tout cela – les scènes et les personnages qui vont de Hossain, gardien de la Révolution, à Kian, le petit ami de Raha, en passant par ses parents – avec une criante vérité. Par moments, elle utilise la même démarche que l'écrivain biélorusse Svetlana Alexievitch. À travers *Azadi*, on comprend surtout ce qu'est un pays où la liberté d'expression n'existe pas ou si peu et où règne l'arbitraire. À tous ceux qu'on emprisonne, on dit : « *Tu es ici parce que tu complotes contre le nezam – la République islamique –, parce que tu conspires pour le renverser.* »

► L'amour est-il banni ?

Interdire le roman de Parinoush Saniee n'a pas été la meilleure idée qu'a eue la censure en Iran. Il a au contraire décuplé l'intérêt des Iraniens pour ce gros livre retraçant l'histoire de Massoumeh, mariée à seize ans par sa famille et bataillant, cinquante ans durant, pour garder

en main son destin de femme amoureuse et de mère. Sous ses allures de best-seller romanesque, derrière son titre plat, *Le Voile de Téhéran* cache la peinture empreinte de justesse d'une vie de femme en Iran. Rien ne paraît exagéré du parcours de l'héroïne, issu de la moyenne bourgeoisie, maltraitée par ses frères, véritables petits coqs au foyer, brillante élève poussée par son père à poursuivre ses études mais « répudiée » par sa famille pour avoir échangé des regards innocents avec un jeune homme, forcée de se marier avec un vieux garçon. Lequel se révélera un membre du Parti communiste plutôt bienveillant. On suit les soubresauts de l'histoire iranienne qui se répercutent dans les moindres recoins de la cellule familiale, une cellule dont la femme iranienne est le pilier tant ses ressources sont immenses.

► Est-ce que c'était mieux avant ?

Les Jardins de consolation est le premier titre de Parisa Reza, ro-

mancière née à Téhéran. Elle écrit en français, dans un style épuré et poétique pour évoquer l'Iran des années 1920, à l'époque où le pays s'appelait Perse, jusqu'en 1953. La romancière commence sa saga familiale sur « *une route, tracée le long du désert, le long des montagnes, d'Ispahan à Téhéran* » en 1920. Le livre remonte à loin, mais il explique merveilleusement bien la schizophrénie contemporaine. Dans les pages qui évoquent les années 1950 (notamment la dernière partie « *Elaheh, la déesse des naufragés* »), le lecteur a le sentiment de lire le récit des événements récents, comme si le pays vivait éternellement en instabilité politique et sociale, allant de coup d'État en coup d'État. Il semble que seul Mohammad Mossadegh, premier ministre de 1951 à 1953, premier dirigeant à être élu démocratiquement, ait incarné un souffle de liberté. Mais il fut renversé par le Chah d'Iran, qui fut à son tour renversé par l'ayatollah Khomeiny... ■



« Les Iraniens pestent contre les Américains mais admirent Los Angeles »

La romancière Saïdeh Pakravan raconte la répression des manifestations de 2009.

LE FIGARO LITTÉRAIRE. – Pourquoi avoir choisi de traiter les manifestations de 2009 dans votre roman ?

Saïdeh PAKRAVAN. – Je décris, à travers des personnages, ces protestations et cette période de juin 2009 où les manifestations contre les élections truquées ont été matées dans le sang. Ce n'était pas le printemps arabe, mais une tentative d'été persan, dans une ambiance bon enfant, qui a tourné court à cause de la répression violente et inattendue. Les manifestants étaient des gens civilisés et non violents, des étudiants le plus souvent, qui ne pensaient pas que l'on pouvait être brutalisé à ce point, d'autant que les élections avaient l'air de bien se passer et qu'un vent de démocratie semblait souffler.

En même temps, vous brossez le portrait d'une société où existe une certaine liberté d'expression. Est-ce de la fiction ?

Ce qu'on ne voit pas de l'extérieur c'est qu'il y a beaucoup de liberté en Iran. De l'étranger, on a tendance à mettre le pays dans le même sac que ceux où s'exercent les grandes dictatures et les extrêmes violences, ce n'est pas tout à fait le cas. C'est difficile à expliquer, mais il existe une sorte de liberté. Il y a même une forme de démocratie. Par exemple, les petites gens peuvent se faire entendre sur des conflits de la vie quotidienne en portant leur cas au tribunal. Une autre différence d'importance : les femmes sont très impliquées partout, dans les mouvements sociaux, politiques, dans l'art. Une femme en Iran peut être conducteur de camion,



« Une femme en Iran peut être conducteur de camion, travailler en tant que sénateur, professeur ou médecin. Elles représentent le sexe fort », explique

Saïdeh Pakravan. TAGHI NADERZAD

travailler en tant que sénateur, professeur ou médecin. Elles représentent le sexe fort. Il leur arrive même de rabattre le caquet aux hommes. À partir de la moyenne bourgeoisie, les hommes ne roulent pas des mécaniques ! Il existe une forme de schizophrénie iranienne. Par exemple, on interdit Internet, mais l'accès est possible. Ou, encore, les Iraniens n'arrêtent pas de pester contre les Américains, en même temps ils admirent Los Angeles.

Dans votre roman, vous décrivez des scènes d'une rare violence. Ont-elles existé ?

Les viols étaient un classique. Les filles étaient violées avant d'être exécutées pour qu'elles n'aillent

pas pures au paradis ! Les tortures, aussi, étaient monnaie courante.

Votre héroïne quitte définitivement Téhéran.

Est-ce le seul chemin de la liberté ?

Si on accepte certaines entraves, on peut vivre en Iran, et relativement bien. Mais si vous voulez la liberté absolue, vous n'avez pas d'autres choix. Un ami réalisateur iranien a dit un jour : « Nous sommes tous prisonniers. Il y a ceux qui sont en prison. Et les autres se retrouvent dans une prison grande comme le pays » ! Moi, j'ai dû quitter le pays. Mais je ne suis pas la seule. Voyez la jeune actrice Golshifteh Farahani (première comédienne iranienne à rejoindre Hollywood, NDLR), on lui a confisqué son passeport parce qu'elle a joué sans voile dans *Mensonges d'État* et, aujourd'hui encore, sous prétexte qu'elle a posé des seins nus, elle est bannie par la République islamique. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR M. A.

**AZADI
(PROTESTATIONS
DANS LES RUES
DE TÉHÉRAN)**

De Saïdeh Pakravan,
Belfond,
442 p., 19 €.

